

# Lénine écrivain

Maurice Parijanine

*Source : «l'Humanité», 21e année, n°7335, dimanche 27 janvier 1924, p. 2.*

Oui, calligraphes de la plus belle aventure, poètes gracieux, prosateurs élégants, scribes appliqués, oui, ce Lénine que vous ne lirez point, dont vous ne craignez pas la confraternelle concurrence, Lénine est un écrivain.

Mais en effet très distinct de vous et de nous autres ; un rédacteur de pensées indispensables à l'action, nues et nettes et vigoureuses ; un rédacteur plus simple et – qui sait ? – peut-être plus « impersonnel » que quiconque, – dans le sens où de grands artistes se jugèrent impersonnels – plus effacé, plus instrumentaire, plus quotidien, journaliste, polémiste, conseiller, pamphlétaire, écrivain public du prolétariat et de sa révolution.

Et tout Lénine vous attaque, vous perce et transperce, vous méduse, présent, vif et armé dans chacune de ses périodes asymétriques, dans chacune de ses phrases explosives, dans des mots qui concassent entre leur assemblage les vieilles illusions de la démocratie, dans des arguments d'historien, de statisticien, de logicien qui se rangent, lourdes et fermes et rêches pierres, aux assises du monde nouveau.

Tout Lénine participe à la composition d'un langage inouï, d'un stylé imprévu, invu, préfigure dialectique de l'ordre opposée au chaos social ; il laisse le testament inattaquable de la révolution moderne, et le dogme génialement souple d'une première politique prolétarienne.

La parole décrite de Lénine car il n'écrit, génie actif, que des paroles de haute voix, pressantes, incisives, suggestives, exigeantes, impérieuses, d'homme à homme, d'homme à ce grand Homme qui est un peuple, les peuples, les races en gestation de l'inconnu qu'il reconnaissait, qu'il créait – sa parole est d'un conducteur qui a exploré le chemin, tâté les fondrières, sondé les sables, et marqué par le bon pavé.

Sa parole est d'un conducteur chauve, à l'œil luisant, d'un Tatar qui a couru

avec ses compagnons la steppe des théories illimitées, d'un Hun qui sans scrupule boute la flamme sous le bois des fortins et qui, du haut d'un colline, debout sur le *kourgane*, sur la position arrachée aux veilleurs de l'ancienne société, mesure la plaine trompeuse et précipite ses hordes sur les embuscades.

Lénine, ayant le génie de l'action révolutionnaire, a eu le génie de la parole dominatrice, dont l'exorde est déjà une péroraison sans réplique ; lui mort, cette parole vit dans ses livres non moins que dans l'édifice politique... Peu d'écrivains peuvent se vanter d'avoir bâti si grandiose monument.

Cinq minutes après l'avoir entendu, Raymond Lefebvre me disait à peu près : « *C'est l'ordre dans une abondance apparemment confuse. C'est un langage enchevêtré, tout en sections et recoupes, en creux et formidables reliefs... L'ensemble est à la fois réel et symbolique, brut et harmonieux comme la masse d'une cathédrale gothique* ».

Ceux qui connaissent les textes originaux de Lénine, ceux qui ont assumé le terrible labeur, le périlleux honneur de les traduire, – j'en atteste notre ami, [Pascal](#) – ceux-là savent comment Lefebvre avait raison. Il n'est pas très juste d'apprécier le style de Lénine sur les traductions françaises qui expriment sans doute l'essentiel, l'inaliénable de sa pensée, mais qui ne rendent jamais la vigueur, la virulence, la subtilité asiatique et germanique, la diversité de son expression, si peu « bello », si expertement raisonnable et passionnée.

— Eh bien, est-ce fini ? me disait-il après un discours de Congrès, impatient petit homme, en court veston « pet-en-l'air », dégingandé, l'épaule droite haussée vers une pommette qui, avec le petit œil clair, composait la face résolue de la révolution russe.

— Pas encore, Vladimir Ilitch, pas encore. Une page en vingt minutes. Les mots français, nos termes traditionnels, tous trop harmonieux, sereins, ne s'adaptaient que conventionnellement à ces formules de mouvement ondulatoire, de volonté insinuante, circonspecte depuis le jour de la première conspiration, de fanatisme sournois, d'humanité sans débonnairété, de confiance ironique.

Sa dialectique a deux aspects, mais qui se conditionnent et souvent se confondent :

Celle du savant qui analyse les situations objectives et en déduit les motifs de destruction, les principes de construction : logique pure de l'action nécessaire, polémique abstraite du batailleur.

Celle du militant qui s'adresse à des masses inconscientes de leur force virtuelle, qui résume lumineusement les discussions interminables et confuses, qui atteint les sources énergiques, fouille impitoyablement puis galvanise joyeusement les esprits et forme un cœur de collectivité.

Accordons aux stylistes, aux puristes, le privilège de distraire leurs contemporains. Lénine ne distrait pas de leur temps, de l'implacable nécessité, ses lecteurs, ses disciples. Il les y attache, il y colle leur attention. Ceux qui échappent à sa doctrine dictatoriale, publics, ou écrivains de tous pays, sont vraiment d'une autre espèce que lui et que ceux qu'il a formés selon lui : ceux-là sont de l'espèce d'hier, de la race du passé. Les raffinés de la Grèce et de Rome goûtaient fort peu le style du juif Paul, et il n'y avait pas de place dans les bibliothèques pour les Épîtres aux Corinthiens. Ceux qui négligeront les écrits de Lénine resteront à jamais confondus, interloqués devant son œuvre mondiale. Quoi ! Le monde de demain, il est donc enseigné dans ces pauvres livres, sous cette rouge enveloppe ? *La Résolution prolétarienne, l'Impérialisme dernière étape du Capitalisme, l'État et la Révolution, la Maladie infantile du Communisme ?*

C'est là qu'on l'aperçoit, le monde de demain, avec ses fleurs et son soleil tout cela peint sur papier gris.

\*\*\*

## Au IIe Congrès de l'Internationale communiste (1920)

J'ai passé des journées au pied de la tribune du Congrès. J'apercevais [Guilbeaux](#), en blouse blanche, penché, prenant des notes, le profil pâle et aigu, du côté des fenêtres. Mais je n'avais pas le temps de penser à lui. Au bureau tonnait Lénine. Il parlait un français d'une qualité douteuse, mais disait tout ce qu'il voulait. [Raymond Lefebvre](#), c'était juste un mois avant son naufrage dans la mer Blanche, – me prit à part :

— Ce Lénine, dit-il, – c'est plein d'aspérités, mais c'est grand comme une cathédrale.

Lénine était simple et bonhomme. Le front tourmenté, très blanc, les mains volontiers dans les poches. La bouche un peu nerveuse et facilement grimaçante. Sur lui, un complet veston, de ceux que l'on peut dénicher en solde aux étalages

des grands magasins populaires de la rue de Rivoli.

Un jour, je dictais la traduction de son dernier discours. Il vient à moi. Myopie ou concentration de pensée je ne le reconnais pas.

— Alors, camarade, – me dit-il, – est-ce bientôt fini ?

— Ah ! mais non ! Il y en a un fameux morceau ! Dans une heure, peut-être...

— C'est bon ! c'est bon !...

Il s'éloigne, roulant ses épaules trapues dans son veston étriqué.

Dès qu'il est à distance, la dactylo me regarde, effarée :

— Savez-vous à qui vous venez de parler ?

— Non. Je n'ai pas fait attention.

— Mais à Lénine en personne !...

— Ah ! bien ! il n'y a pas de mal... Continuons : « *Et lorsque les travailleurs du monde entier auront compris...* » Vous écrivez, n'est-ce pas ?

*Maurice Parijanine, Des français en Russie : Quelques souvenirs de la Révolution russe (1919-1920) et sur notre ami Henri Guilbeaux. Paris : Les Humbles, 1931. pp. 16-17.*